

pur? Ne puis-je, ne dois-je admirer la délicate subtilité d'un Moret, sa richesse et son élégance, même en avouant que cet impressionniste nouveau n'ajoute rien d'essentiel aux conquêtes d'hier? Du moins la sienne ne se confond point avec elles; la justesse de son accent montre qu'il ne feint pas. Son œuvre, radieuse, opulente, éclatante, est le témoignage d'une époque autant que le geste naturel d'un tempérament. Les victoires difficiles ont des retentissements prolongés. Tant que les retentissements des victoires de Monet et de Renoir auront la qualité des œuvres qu'Henri Moret nous rapporte de Bretagne, nous ne nous en plaindrons pas.

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

C'est votre art, c'est l'art français qui fait le plus parler de lui en ce moment à Bruxelles. Votre jeune école musicale a obtenu un grand succès avec le *Roi Arthus* d'Ernest Chausson au Théâtre de la Monnaie; au dernier salon triennal les *Bourgeois de Calais*, de Rodin, affirmèrent la nerveuse puissance de votre sculpture; l'Exposition de l'art français au XVIII^e siècle continue à attirer foule de visiteurs et, simultanément, le Salon de la Libre esthétique où sont réunies, par l'initiative et le goût intelligents de M. Octave Maus, des œuvres marquantes de votre école de peinture dite *impressionniste*, depuis Pissarro et Manet jusqu'à Georges d'Espagnat et Charles Guérin, excite et entretient la curiosité et l'admiration publiques (1). Des conférences par vos meilleurs critiques d'art ont eu lieu à l'Exposition du XVIII^e siècle aussi bien qu'à la Libre Esthétique.

Une des plus intéressantes fut celle donnée sur *Watteau et Fragonard* dans les salons de la première de ces expositions par M. Virgile Jozs, le collaborateur bien connu du *Mercure de France*. M. Jozs a consacré à ces deux maîtres des livres qui font autorité, les meilleurs qu'on ait écrits depuis les Goncourt sur l'art du XVIII^e siècle.

Ils valent non seulement pas leur richesse documentaire et

(1) Admiration que ne parvinrent pas à entamer les pavés d'ours de zéloteurs qui, sous prétexte de célébrer vos beaux artistes, s'avisèrent de leur sacrifier l'art et la littérature d'ici! M. Edm. Picard a bien fait de protester contre de pareils accès de belgephobie et je me joins à lui de tout cœur!

leurs déductions et aperçus originaux, mais aussi par leur forme exquise et savoureuse, leur écriture vraiment artiste, digne du sujet traité. Dans sa substantielle et vivante conférence, M. Josz a résumé les considérations développées dans ses livres. Après avoir dit la place que Watteau et Fragonard occupent dans le xviii^e siècle, il a caractérisé leurs talents respectifs, l'un, celui de Watteau, plus puissant et de plus haute portée que l'autre; mais tous deux à la fois exquis, suaves, subtils et légers. M. Virgile Josz s'est attaché surtout à étudier les types de femmes créés par ces peintres de l'élégance raffinée et de la tendre sensualité amoureuse dont, ainsi que le constata finement le conférencier, le premier fut peu choyé par elles et l'autre trop peut-être. « L'héroïne préférée de Watteau, a dit en substance M. Virgile Josz, est blonde, haute et fine; elle a la nuque altière et les épaules majestueuses; celle de Fragonard est nerveuse, mutine, moqueuse et rieuse. Mais toutes incarnent également les délices captivantes, la tendresse et le charme incomparable dont était empreinte toute la période dont elles furent l'ineffable ornement et les déesses... attentives et accueillantes. »

M. Josz a décrit avec un rare bonheur d'expression et des trouvailles de galant archaïsme le milieu dans lequel régnaient ces créatures pimpantes et sentimentales, voluptueuses et sensibles. Il n'a pas tracé avec moins de talent la physionomie de la cité de Valenciennes au moment de la naissance d'Antoine Watteau. Pour ce tableau-là l'excellent écrivain s'est servi des pages colorées et suggestives ouvrant son livre sur Antoine Watteau et que connaissent tous les lecteurs du *Mercur de France*. M. Josz nous a évoqué en termes d'une mélancolie discrète, mais d'autant plus touchante, la triste fin d'existence des deux vrais génies du xviii^e siècle français. Il nous a dit l'infortune de Fragonard devenu vieux, se sentant dépaysé et incompris dans la société du Directoire si différente de celle dont il avait célébré la galanterie un peu polissonne, mais toujours gracieuse et aimable; il nous l'a montré sollicitant en vain l'appui et le secours de cette ingrate et ravissante Marguerite Girard peinte et aimée par lui, et qui lui devait la fortune. Le succès de M. Virgile Josz a été très grand.

A la Libre Esthétique sont exposées deux cents œuvres des maîtres de l'*Impressionnisme*, les anciens et les nouveaux. Je doute qu'on eût déjà rassemblé, même chez vous, une sélection aussi importante des œuvres de vos radieux et vibrants

modernes. En effet, presque toutes les toiles exposées appartiennent à des collections particulières et il a fallu la réputation et la sympathie dont M. Octave Maus jouit en France dans vos milieux artistiques, pour obtenir des heureux propriétaires qu'ils se privassent pour quelques semaines de leurs chefs-d'œuvre représentant aujourd'hui des trésors d'une valeur inestimable. Ce salon comporte donc toute la revue, l'histoire en action de l'*Impressionnisme*. Il dépasse même par le nombre l'apport de l'art impressionniste à la centennale de 1900. Excellente aubaine pour nos peintres et nos amateurs. Ils en apprendront plus en deux ou trois visites à la Libre Esthétique qu'à lire les essais et les traités de critiques et même de poètes sur les peintres de ce mouvement. A-t-on assez noirci de papier à ce propos ! Et ce qu'on en noircit encore. Vous n'attendez pas de moi que je me livre à mon tour à des considérations sur l'impressionnisme et sur son succédané le pointillisme ou le néo-impressionnisme. Le *Mercur*e a publié assez d'intéressants articles et études sur ce sujet signés par MM. Camille Mauclair, Charles Morice et André Fontainas pour que je m'avise encore de vouloir découvrir après eux le talent de Pissarro, de Manet, de Berthe Morisot, de Degas, de Claude Monet, de Bonnard et de Mary Cassatt, pour ne citer que les aînés d'une école dans laquelle on a fait rentrer sous un même drapeau, assez arbitrairement, me semble-t-il, les manifestations et les tendances les plus disparates. A ceux qui voudraient se renseigner à fond sur la jeune peinture française, je recommanderais, outre les études que je viens de signaler, les *Mélanges Posthumes* de Jules Laforgue, des *Hommes d'aujourd'hui* par Georges Leconte, une étude de M. de la Cizeranne parue dans la *Revue des Deux-Mondes*, la *Vie artistique* (3^e série) par M. Gustave Geffroy, et surtout le *Tourment de l'Unité* de M. Adrien Mithouard où, à l'occasion d'un ingénieux parallèle entre l'art gothique et l'art impressionniste, s'intercalent quelques paragraphes extrêmement suggestifs et synthétiques sur les créations de Claude Monet, de Degas, de Renoir.

Pour en revenir à la Libre Esthétique, je citerai dans l'ordre du catalogue les puissantes et nettes études du sentiment maternel par Mary Cassatt, une importante série de Degas provenant en grande partie de la collection de Mme Ernest Chausson ; les Maurice Denis, très discutés dans le monde de nos peintres et qui le disputent aux Tahitiens de Gauguin et aux coquelicots de Van Gogh dans l'animadversion de la masse des visiteurs ; les Georges d'Espagnat aux tons et à l'agencement

de moelleuses tapisseries; de fameux Manet entre autres le portrait de M. Antonin Proust vu à l'Exposition centennale et le *Linge* appartenant à M. Paul Gallimard; une admirable série de Claude Monet, dont le *Filet*, une *Meule*, la *Gare Saint Lazare*, la *Cathédrale de Rouen*, les *Berthe Morisot*, *Dans la Véranda*; les Camille Pissarro : le *Jeune fille à la baguette*, le *Carrousel*, le *Pont Neuf*.

D'Auguste Renoir, le mieux représenté et le plus admiré avec Monet et Van Rysselberghe, il y a la *Loge*, le portrait de M^{me} Charpentier et de ses enfants, le portrait de M^{me} Jeanne Samary, et la *Femme au bord de la mer*, un nu délicieux.

Le Belge Théo Van Rysselberghe fait excellente figure parmi vos maîtres, avec *Une Lecture* groupant, autour du lecteur, le poète Emile Verhaeren, quelques autres excellents écrivains, Viele-Griffin, André Gide, etc.

Pour compléter son œuvre d'initiation à l'art français, M. Octave Maus a aussi organisé dans les salons de la Libre Esthétique une suite de concerts résumant l'évolution musicale comme l'exposition même raconte l'évolution picturale. L'exposition ayant pris Manet comme point de départ, c'est par César Franck qu'on a inauguré les auditions destinées à retracer le développement du mouvement musical parallèle à l'impressionnisme. Au premier programme figurèrent un trio du maître franco-liégeois, pour piano, violon et violoncelle exécuté par M^{lles} Deros, MM. Chaumont et Hambourg; les *Estampes* de Claude Debussy, une *Pavané* de Maurice Rone, *Loin des Villes* de M. D. de Federac, des œuvres de Chausson, de Bréville, etc., etc. La deuxième séance, peut-être encore intéressante, a eu lieu avec le concours de l'excellente pianiste parisienne M^{me} Blanche Selva, dont M. Jean Marnold vous parlait récemment. Elle a interprété de superbe façon le *Prélude*, *Fugue* et *Choral* de César Franck, un caprice à cinq temps de Bordes, et la caractéristique *Scherzo-Valse* d'Emmanuel Chabrier. M^{me} Selva tint aussi la partie de piano dans un trio de P. Coindreau; enfin elle nous donna une interprétation colorée de *Stamboul*, les tableaux d'Orient de Pierre de Bréville, M. Stéphanos Austin chanta des mélodies de Saint-Requier et un *Lamento* de Duparc.

Dans les récréations d'art offertes par la Libre Esthétique de M. Maus au public bruxellois, un rôle a aussi été réservé à vos conférenciers. MM. André Mellerio, Médéric Du Four, Louis Laloy et André Gide sont venus nous parler respectivement de peinture, de littérature, de musique et de théâtre.

En fait de nouvelles théâtrales je vous signalerai une reprise de la *Flûte Enchantée* de Mozart, à la Monnaie. Dans le courant d'avril M^{me} Litvinne donnera des représentations de *Tristan*, la *Valkyrie* et le *Crépuscule des Dieux*. On reprendra aussi les *Contes d'Hoffmann* avec M^{me} Landouzy.

Au Théâtre du Parc auront lieu prochainement plusieurs représentations en matinée de *Nathan le Sage*, de Lessing, adapté par M. Georges Dwelshauwers, à qui l'on doit déjà une remarquable traduction de l'*Iphigénie* de Goethe, représentée avec succès il y a deux hivers.

Les petites revues littéraires ne manquent pas en Belgique. En voici une qui me paraît appelée à un certain succès et qui fait dans tous les cas preuve de nerf, de vitalité et surtout de jeunesse, ce qui manque un peu à la plupart de ces périodiques dont les collaborateurs, pour avoir à peine vingt ans, font œuvre déjà de critiques graves... graves... graves! Elle s'appelle le *Roseau Vert*, titre évoquant le *passer d'eau* d'Emile Verhaeren. La première pièce des *Villages Illusoires*:

Le passeur d'eau, les mains aux rames,
A contre flot depuis longtemps,
Luttait un roseau vert entre les dents.

.....
Mais le tenace et vieux passeur,
Garda tout de même, pour Dieu sait quand,
Le Roseau vert entre ses dents.

On ne se mettrait sous meilleur patronage. Le *Roseau Vert* est la revue des étudiants en philosophie et lettres de l'Université Libre de Bruxelles. Ils s'expliquent ainsi sur leurs intentions: « Lorsque nous sommes arrivés il n'y avait ni revue, ni groupement littéraire; cependant quelques activités individuelles, que l'art avait conquises, s'essayaient à lui tresser amoureusement des couronnes; une concentration s'imposait: Le *Roseau Vert* veut réunir ces efforts épars et être la manifestation esthétique de l'Université; mais s'il s'adresse spécialement aux étudiants, il n'en est pas moins d'une portée générale et à tous les jeunes il accorde collaboration et appui. Le seul principe qu'il accepte est celui de la liberté dans l'Art, et par tous les moyens d'expression possible, cet Art chantera la Vie! » A la bonne heure!

Une dizaine de numéros du *Roseau Vert* ont déjà paru et ils tiennent gaillardement les promesses de ce programme. J'y relève des articles allègres et spontanés de M. Henry Puttemans, entre autres celui sur Max Waller paru dans le troi-

sième fascicule; les *Litanies d'une Pierreuse*, de M. Georges-A. Denis, dans lesquelles on rencontre quelques tercets d'une solidité adamantine, tels :

Oh ! client désiré, pour qui j'aurai s'il vent
Des appels de tendresse et des spasmes d'aveu
Pour son frisson bourgeois et son baiser baveux ;

Pérégrinant tardif, oh passant taciturne,
Effrayant inconnu qui monte dans ma thurne
Chanter je ne sais quel effrayant nocturne.

Mais c'était peu d'une revue pour grouper ces jeunes vivants de l'Université. Les revues, ça vous vieillit; on y est trop enclin à pédantiser et à se gober. Il fallait encore autre chose à côté. Le *Roseau Vert* l'a trouvé. Sous cette enseigne chatnoiresque, *La Soupente aux matous*, les mêmes clercs de la bazoche bruxelloise ont installé en plein centre de la ville, dans un vaste grenier originellement décoré leur petit théâtre d'ombres et leur atelier collectif.

Audacieux, rien ne les arrête. Ils y organisent des expositions, des conférences, des concerts, mais le tout sans étiquette et surtout sans étiquettes. « Plusieurs conférenciers ainsi que quelques acrobates seront exhibés aux prunelles jaunes de nos matous. » Voilà qui nous rassure. Il n'y a pas lieu de craindre que ces vrais jeunes songent à dogmatiser et à fonder une nouvelle école. A l'entrée de la soupente flamboie l'énergique apostrophe : « Les mesquins, les critiques, les bourgeois à la porte ! »

A côté de chansonniers représentant le côté badin et frondeur du groupe, l'art sérieux n'est pas dédaigné non plus. Erasme Raway, le compositeur de la *Fête Romaine*, et Georges Dwelshauwers le lettré, le traducteur de Goethe et de Lessing, le professeur de philosophie doublé d'un excellent musicien et d'un écrivain non moins remarquable, donnèrent à la *Soupente aux matous* une audition de musique classique. M. Georges A. Denis, un des « matous » dont je citais des vers, y a représenté trois saynètes : La maman, la Faim et la Confession.

Notre Université libre ne fait pas seulement preuve d'activité littéraire dans le monde de ses bacheliers, mais les professeurs y donnent l'exemple. Je viens de citer M. Georges Dwelshauwers. En voici un autre, M. James Van Drunen, qui a fait paraître *En Wallonie* (imprimerie V^{ve} Monnom, Bruxelles) de très amusants croquis de la vie, des milieux et des gens dans un petit trou du pays hennuyer. Il y a longtemps

que M. Van Drunen s'est fait estimer comme écrivain autant que comme professeur et ingénieur. Il a de l'observation, de l'humour, une langue travaillée et pittoresque. Ce fut même Max Waller, qui le découvrit. Van Drunen avait fait imprimer une sorte de roman sans signature intitulé *Flemm Oso*. Les « Jeune Belgique », très intrigués et ravis par les mérites de cette prose anonyme, firent si bien qu'ils en arrachèrent l'auteur à son incognito et qu'ils l'embauchèrent dans leur cénacle dont il demeure un des artistes en vue.

Je recommandais, l'autre jour, les *Liederen voor't Volk* (chansons pour le peuple) de M. René de Clercq, un petit livre édité à Maldeghem, dans nos Flandres, chez Victor Delille. Je crois devoir revenir sur ce recueil vraiment savoureux, écrit en une langue poétique toute naturelle, toute spontanée, n'ayant rien de la rhétorique de nos poètes en chambre, instituteurs et académiciens. En flamand il n'y a que la poésie du grand Guido Gezelle pour vous donner l'impression de cette sincérité, et de cette émotion. Le rythme en est aussi savoureux que le vocabulaire. Ce sont de vraies chansons populaires telles que les chanteraient et les comprendraient les paysans et les ouvriers auxquels M. De Clercq les attribue. Je voudrais pouvoir vous donner un échantillon de ces poèmes primesautiers, mais ils sont aussi intraduisibles en français que les chansons écossaises de Robert Burns. En même temps que l'équivalent des mots frustes, mais imagés et sonores comme ceux du populaire même, il faudrait aussi trouver des rythmes analogues. Telle chanson de faucheur, d'aouïeron imite le bruit des sapes dans les blés ; une autre évoque les cahotements de la charrette d'un valet de ferme ; une autre le travail du tisserand ou du cordier ; une autre encore le grincement de l'acier sur la meule du remouleur ; une autre enfin la manœuvre des fléaux des batteurs en grange. Quelques-unes de ces chansons sont tristes comme les ilotes qui les chantent ; je citerai, par exemple, celle de l'espadeur de chanvre (*De Zwingel*). Mais la plupart, vaillantes et gaillardes, entraînent le cœur à l'ouvrage et à la joie du devoir accompli ; ou bien mêlent une pensée chère, un souvenir galant, un touchant rapport familial à l'escrime de l'outil. Le recueil contient aussi des berceuses maternelles et de naïves rondes d'enfants. A propos des chansons de M. De Clercq, je citais Robert Burns. Les deux poètes s'apparentent visiblement ; ils sont, certes, de la même race. Aussi le Flamand a-t-il excellemment traduit le *Joe Anderson, my joy Joe* de l'Écossais.

Les derniers numéros de l'*Art flamand et néerlandais*, la revue qui paraît à Anvers chez l'éditeur Busschmann, contiennent de très intéressants articles de Jacques Mesnil, Max Roozes, Yan Veth, etc., etc., accompagnés de nombreuses reproductions dont de superbes planches hors texte.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Thomas Hardy. — *The Dynasts, A Drama of the Napoleonic Wars, Part First* cr. in-8°, xxi-228-vi pp., 4 s. 6 d. Macmillan. — Herbert Paul : *A History of Modern England*, 2 vols. in 8°, viii-450 pp. et viii-446 pp., 8 s. 6 d. chaque, Macmillan. — W.M. Thackeray : *Critical Papers in Literature*, c. in-8°, xvi-396 pp., 3 s. 6 d., Macmillan. — *Elizabeth Barrett Browning's Works*, 3 vols. pet. in-8°, xx-287 pp., viii-294 pp. et vi-394 pp., 3 s. chaque, Smith Elder. — Constance Hill : *Juniper Hall*, in-8°, xiv-276 p. 21 s. John Lane. — REVUES. — *The Athenæum*. — *The Saturday Review*. — *The Academy and Literature*. — *The English Illustrated Magazine*. — *Pearson's Magazine*. — *Strand Magazine*. — *Harper's Magazine*. — *The Monthly Review*. — *The World's Work*. — *The Cornhill Magazine*. — *The Fortnightly Review*. — *The National Review*. — *The Independent Review*. — *The Review of Reviews*. — Livres reçus.

Mr. Thomas Hardy nous est beaucoup connu comme romancier ; nous avons lu ses romans et ses nouvelles, en tout dix-sept volumes ; il nous est connu aussi un peu comme poète et nous avons lu ses deux volumes de vers : *Wessex Poems and other verses* et *Poems of the Past and the Present* ; les lecteurs français ont admiré, dans des traductions, *Tess d'Urberville*, *Jude l'Obscur* et *Barbarà* (*Far from the Madding Crowd*). En Angleterre, Mr. Thomas Hardy est proclamé par certains le plus grand écrivain anglais actuel, et ils le placent même au-dessus de George Meredith. Bref, Mr. Thomas Hardy est, et cela légitimement, admiré et respecté de tous. Mais il vient de causer à tous une surprise. Sous le titre assez déconcertant de *The Dynasts*, il publie ce qu'il appelle : *A Drama of the Napoleonic Wars*. Ce drame se divise en trois parties dont nous n'avons encore que la première, et il comprendra dix-neuf actes et cent trente scènes. C'est assez dire que l'auteur n'a, jusqu'à nouvel ordre, aucune intention de le faire représenter sur l'un quelconque de nos théâtres actuels. Mais, s'est-on demandé, puisque, Mr. Thomas Hardy s'adresse de toute évidence au lecteur et non au spectateur, pourquoi a-t-il adopté, pour sa gigantesque conception, la forme dramatique et pourquoi fait-il par-